

# LE PETIT VENÇAL

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.761 - TRENTE-NEUVIÈME ANNÉE - SAMEDI 10 OCTOBRE 1914

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 2 fr. - Réclames : 2 fr. - Faits divers : 3 fr.  
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.  
Les insertions sont exclusivement reçues  
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux  
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

**ABONNEMENTS**  
Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard, 6 Mois 6 fr. En An 12 fr.  
et Basses-Alpes ..... 5 fr. 9 fr. 17 fr.  
Autres départements et l'Algérie ..... 6 fr. 11 fr. 20 fr.  
Étranger (Union postale) ..... 9 fr. 17 fr. 30 fr.  
Les Abonnements partent des 1<sup>er</sup> et 16 de chaque mois  
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

## La bravoure française

C'est une lecture intéressante et parfois émouvante que celle des communiqués officiels si impatiemment, si fiévreusement attendus deux fois par jour. On les lit et on les relit sans se lasser ; on en pèse les mots, on en scrute les formules. On s'efforce d'accrocher ses espérances aux moindres bonnes nouvelles. On a hâte de lire la victoire entre les lignes.

Mais nous savons une lecture qui passionne davantage encore, et c'est la lecture des listes de citations à l'ordre de l'armée que le Journal Officiel publie depuis le début de la guerre.

Ah ! voilà de la bonne littérature, et comme les littérateurs de profession n'en font pas...

Ce ne sont que des phrases sans apprêt, ce ne sont que des phrases sans ornements et sans fioritures, ce ne sont que de petites phrases toutes simples, toutes droites, toutes claires et qui ne disent que ce qu'elles doivent dire. Aucun fatras de rhétorique boursoufflée ne les enfle. Ce ne sont que de pauvres petites phrases... Mais la gloire les éclaire de son sourire, les illumine de son éclat. Et elles en deviennent éblouissantes !

Elles racontent en quelques lignes des exploits qui, présentés avec art, fourniraient la matière des plus fabuleux romans d'aventures. Ceux qui, petits ou grands, adorent les histoires de cape et d'épée, n'ont qu'à feuilleter dans ce recueil quotidien. Ils y trouveront les plus prodigieuses, les plus fantastiques et les plus admirables récits que l'imagination la plus riche ait jamais pu rêver.

Mais les exploits que ces récits racontent sont de la réalité authentique et vivante, la plus authentique et la plus vivante qui soit.

Ce n'est pas Alexandre Dumas père ou Paul Féval qui nous racontent qu'un homme a tenu tête à une meute d'adversaires déchaînés contre lui et qu'il les a réduits à demander merci : ce sont des officiers qui ont vu de leurs soldats à l'œuvre et qui enregistrent en une brève mention le prodige d'héroïsme accompli.

Nous apprenons ainsi par exemple que Doiseau, soldat au 85<sup>e</sup> régiment d'infanterie, s'est particulièrement fait remarquer le 25 août, restant le dernier de sa section sur un pont battu par les balles et les obus, et a arrêté pendant un moment à lui seul le mouvement de l'ennemi sur la route, tuant ou blessant trois Allemands sous les yeux de son chef de section. Si nous lisons plus avant, nous apprenons encore que Autier, sous-lieutenant au 9<sup>e</sup> régiment de chasseurs, « envoyé en reconnaissance le 25 août, a traversé à la nage une rivière dont les ponts étaient détruits, a chargé avec un sous-officier et six cavaliers un poste de quinze uhlands et les a mis en fuite, a repassé la rivière à la nage après avoir recueilli d'utiles renseignements sur l'ennemi ». Car l'héroïsme de l'officier nous parle tout entier, celui du soldat, l'un et l'autre s'imposant avec la même force à notre admiration.

Et il n'y a pas que de la vaillance et du courage dans cette longue série d'exploits qui chaque jour se renouvellent : il y a aussi de la bonne humeur, de l'ingéniosité, du sang-froid, de l'initiative, de la présence d'esprit, en un mot toutes les qualités qui, associées à la bravoure, font du soldat français le premier soldat du monde.

Notre brave pioupiou n'est jamais embarrassé, et il se tire fort habilement des situations les plus difficiles ou les plus périlleuses.

Ici encore il retrouve d'instinct la tradition de nos héros de roman, de ces inoubliables d'Artaignan ou Lagardère qui n'avaient pas seulement à leur service leur bonne épée, mais aussi leur merveilleuse sagacité d'esprit et comme le génie alerte et charmant de la ruse.

Que dites-vous de ce Magniez, sapeur à la compagnie de la 3<sup>e</sup> division d'infanterie, qui, a fait prisonnier par une quinzaine d'Allemands, a par sa présence d'esprit, conduit ceux-ci dans les lignes françaises, où ils sont tombés en notre pouvoir ?

D'un autre, Rantz, sergent au 5<sup>e</sup> régiment de tirailleurs, on nous dit qu'il a conduit une patrouille on nous dit qu'il a nourri avec autant d'intelligence que de bravoure : « ayant des patrouilleurs tués, a résisté sur place en attendant l'arrivée de sa section dont il a pris le commandement après la mort de son officier, et, malgré les pertes subies, a continué à occuper le terrain avec quatre hommes, le reste de sa section ayant été mis hors de combat ». Le cas est très intéressant de ces soldats ou de ces

petits sous-officiers qui, leurs chefs venant à tomber, s'improvisent eux-mêmes chefs sur-le-champ et qui, par un véritable miracle, s'affirment hardiment à la hauteur des fonctions dont ils se chargent. Quelle différence avec ces soldats allemands qui, dès qu'ils sont privés de leurs officiers, se montrent tout à fait désarmés et ne demandent plus qu'à se rendre !

Il y a toutes sortes de héros dans les listes de ces citations à l'ordre de l'armée où si l'on voit des soldats qui prennent la place de leurs officiers morts, on voit par contre des officiers, et jusqu'à des colonels et des généraux, qui, à l'heure où la mêlée grandit, n'hésitent pas à faire le coup de feu ou le coup de sabre comme leurs soldats. Et il y a aussi des héroïnes. L'une des plus récentes listes, celle d'hier ou nous avons puise à l'hasard ces quelques exemples, ne citait-elle pas M<sup>lle</sup> Marguerite Cuny et Bertrand à l'ordre de l'armée ?

Mais chaque liste nouvelle apporte son contingent nouveau d'héroïsme, et c'est chaque jour un émerveillement plus vif encore et plus ému que celui de la veille devant tant de beauté dans la grandeur.

Ainsi, tandis que cette terrible guerre se poursuit, les pages glorieuses s'ajoutent aux pages glorieuses. Elles édifient jour à jour la plus belle des œuvres. Jointes ensemble, elles constituent ce que l'on pourrait appeler les annales de la bravoure française.

A lire ces annales, n'est-il pas vrai que l'on sent palpiter comme si on le tenait sous la main le cœur généreux, ardent et fier de la Patrie ?

CAMILLE FERDY.

## LETTE DU CHAMP DE BATAILLE

### Comme on est fier d'être Français ! "Vive Joffre !"

De Bordeaux, un officier d'infanterie coloniale, blessé, écrit une lettre pleine d'enthousiasme, dont nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs les passages suivants :

« Ah ! mon vieux ! comme on est fier, en ce moment, d'être Français ! Quel beau foyer de Nord aux Pyrénées à avoir écrit bel élan nos troupes indisciplinées reconduites chez eux les « Boches » à grands coups de botas dans le train... »

**Joffre est le type qu'il nous faut**

Maintenant, le généralissime est sûr de vaincre jusqu'au bout. C'est le type qu'il nous faut, l'homme qui nous a fait, par son exemple, l'excitation d'un plan envers et contre tout malgré les insuccès passagers, les difficultés de toutes sortes, sachant bien que la victoire dépend surtout de la volonté personnelle. Il a trouvé, il trouvera jusqu'à la fin, chez les officiers, sous-officiers et soldats, la volonté fervente de vaincre qui nous a valu la victoire d'hier et nous vaudra celle de demain... Vive Joffre !

**En savourant les communiqués**

« En attendant, me voici arrêté à l'autre bout de la France, avec une patte fêlée ! Ce n'est pas gai. Résigné, je range mon frein, en savourant les communiqués de chaque jour, et en constatant que les camarades, tant au Lorraine qu'en Belgique et en Champagne, se battent comme des lions ; le corps d'armée colonial est toujours à la hauteur de sa tâche et du passé de gloire que nos aînés lui ont légué... »

Mon régiment initial - le N° - s'est conduit bravement : le colonel X... a été tué à la tête de ses bataillons qu'il entraînaient bravement à l'assaut des collines de la Meuse. A la grande bataille de Champagne, le régiment a chargé héroïquement, entonné l'ennemi, occupé les positions conquises ; là, les pertes ont été terribles ; des quinze officiers qui comptaient à l'effectif, il en reste quatre. Quant aux hommes !... La zone tombée plusieurs de mes amis, notamment le capitaine X..., un héros des déserts du Soudan, frappé mortellement à Y... »

« Le N° colonial, créé à la mobilisation et auquel j'ai été affecté, est entré en danse dès le début des hostilités. Il opère en Lorraine. Comme son régiment frère - le N° - il a sérieusement écopé ; oui, mais quels dégâts il a infligés à l'ennemi ! Nous avions en face de nous les bons Bavarois, avec qui les marsois ont toujours à régler le vieux compte de Bazailles. C'est le dire si on avait du cœur à tirer dans le tas et à dégringoler les « pots à chouchoute... »

**En terre annexée**

Le 19 août, mon régiment franchissait la frontière, en face de Nancy, et d'un seul bond, faisait 35 kilomètres en terre allemande. Le soir, nous campions à 5 kilomètres à l'est de Château-Salins, ancienne sous-préfecture de Lorraine annexée. Je renonce à décrire l'enthousiasme délirant, la joie débordante des populations de cette région, restée française de cœur sous le joug de la brutalité germanique.

Quand le régiment traversa Château-Salins, ce fut du délire : les gamins, sur chaque trottoir, accompagnant en chantant la Marche allemande, les jeunes filles avaient cueilli dans les champs toutes les fleurs de l'arrière-saison, en avaient fait des bouquets tricolores qu'elles offraient à nos officiers. Les vieux et les vieilles pleuraient en criant : « Vive la France ! ». Partout, les Lorraines, nous avaient piqué à leur corsage trois fleurettes rustiques aux couleurs françaises, appartenant des vivres à nos soldats. Dans cette région, où la majorité des habitants est restée pieusement fidèle à la France, nous avons vécu des heures inoubliables.

**Les tranchées allemandes en ciment armé**

Le lendemain 20 août, changement de programme. Dès le petit jour, nos régiments se

## Lettre de Bordeaux

La situation économique

- De notre correspondant particulier -

Bordeaux, 9 Octobre.

J'ai rencontré un de ces derniers jours, à Bordeaux, le directeur d'une des grandes banques bordelaises, il me parut très préoccupé de la situation économique. J'ajoute que ses explications me firent une grande impression. Jus qu'à présent, en ce qui concerne le point de vue économique, il n'y a eu que des tâches les plus urgentes et les plus importantes qui s'imposent actuellement au gouvernement, c'est de favoriser, par tous les moyens, le réveil des activités et la reprise des affaires dans le pays.

Depuis l'ouverture des hostilités, le service télégraphique et postal ont fonctionné de façon si défectueuse que le commerce devait en être paralysé. Si l'on considère qu'il y a eu des transports étaient en quelque sorte suspendus, on comprendra la situation qui en est résulté pour la production nationale.

Comme il n'est pas tout à fait évident qu'il était inévitablement nécessaire au premier jour pour défendre notre or, a été trop rigoureux dans son application et a contribué, à son tour, à arrêter tout mouvement commercial.

Or, cet état de paralysie ne saurait persister sans les plus graves dangers. Le premier, qui apparaît immédiatement, c'est la dépression, c'est-à-dire la misère pour tous les travailleurs. Jus qu'à présent, la plupart des chefs de maisons ont pu payer leur personnel ; beaucoup continuent même à payer leurs employés et ouvriers mobilisés. Mais leur bonne volonté et leur esprit de sacrifice se trouve limité par leurs moyens. Or, le moratorium, même élargi, et l'arrêt des transports, menacent ces maisons de la ruine ; c'est-à-dire que d'ici peu non seulement une source de richesses publiques sera tarie, mais des multitudes d'ouvriers seront réduits à l'aumône.

Le gouvernement, saisi des doléances qui se manifestent de tous côtés et se font plus pressantes tous les jours, vient de prendre un certain nombre de dispositions en vue d'améliorer le service postal et celui des transports par chemins de fer. C'est un premier résultat dont il convient de se féliciter et vraiment il se traduit, comme nous l'espérons, par des progrès sensibles.

Mais il reste la situation créée par le moratorium et que les atténuations apportées à celui-ci par l'honorable M. Ribot, sont loin de résoudre.

Il y a quelques semaines, le ministre du Commerce avait sollicité à cet égard l'avis des grandes organisations commerciales et industrielles et l'honneur de soutenir auprès de lui, comme autres collègues des Finances et du Travail, la thèse du Comité républicain du Commerce, de l'Industrie et de l'Agriculture. Les ministres voudraient bien connaître que notre point de vue était le bon et que notre solution était de nature à sauvegarder les intérêts nationaux, mais, chose étrange, ils n'ont pas agi dans le sens que nous leur proposons. Ils se sont contentés de demi-mesures ou lieu de mobiliser, comme on le leur demandait, toutes nos forces bancaires et financières. Nous n'aurons très cher les conséquences de cette politique. Le responsable financier de ce que j'ai parlé plus haut, me disait : « Si on ne prend pas à temps les mesures qui s'imposent, la France sera plus affaiblie au point de vue économique qu'elle ne l'est au point de vue militaire. »

Au fond qu'est-ce qui nous fait ? Simplement ce que fait l'Angleterre, ce qu'avait fait l'Allemagne, ce que vient de faire la Suisse : donner la garantie de l'émission d'Etat (chez nous la Banque de France) à toutes les sociétés de crédit afin de leur permettre de continuer leur travail commercial. Pourquoi, ce qui est possible et avantageux dans tous les autres pays d'Europe, jugé tel par un gouvernement lui-même, n'est-il pas en France ?

« Les raisons, mais ce n'est pas en ce qui nous concerne, et j'en suis sûr, qu'on ne sache en tout lieu, et j'en suis sûr, plus pénétré à la suite de la conversation que j'ai apportée, c'est qu'il faut, par tous les moyens, maintenir au travail de reprendre, aux affaires de suivre leur cours, si on veut épargner à la population française la misère générale que l'éventualité d'une guerre encore longue rend fatale. »

MARIUS RICHARD.

## L'ermite de Sérignan et la guerre

Notre ami et confrère, M. Charles Formentin, vient de rendre visite à l'entomologiste J.-H. Fabre, à Sérignan. Il en fait, dans le Temps, le récit suivant :

Quand j'arrivai chez lui, l'autre matin, Fabre étudiait une carte de France. Son doigt se promenait lentement sur la région de l'Est, faisait des baltes, mesurait des distances. On eût dit un commandant de corps d'armée qui réfléchissait sur un problème de stratégie. Je n'avais pas revu le maître depuis le 1<sup>er</sup> juillet. J'étais alors venu le saluer, comme il m'arrivait de la faire souvent. Mais cette fois j'avais voulu connaître son état d'âme. Nous étions en effet à quelques jours de distance de son apothéose. Sa statue se dressait déjà dans la cour de l'école normale d'Avignon ; le socle en était entouré de fleurs, et je crois bien que quelques jours de plus eussent eu lieu les discours dans la poche.

Le grand entomologiste m'avait paru beaucoup plus calme que ce matin ; il fumait sa pipe et regardait les spirales bleues de la fumée. Par le fenêtre ouvert sur la chambre, les parfums de « J. Harms » entraient, et le beau vieillard semblait se féliciter de la présence de son petit tabac allemand. J'avais remarqué que son nez se mouillait de larmes et que son regard se perdait dans le ciel.

Le grand entomologiste m'avait paru beaucoup plus calme que ce matin ; il fumait sa pipe et regardait les spirales bleues de la fumée. Par le fenêtre ouvert sur la chambre, les parfums de « J. Harms » entraient, et le beau vieillard semblait se féliciter de la présence de son petit tabac allemand. J'avais remarqué que son nez se mouillait de larmes et que son regard se perdait dans le ciel.

« Et voilà qu'aujourd'hui Fabre n'a plus la philosophie sereine de l'été dernier. Ne lui la grande fête universelle organisée pour honorer son génie. Il n'est plus question de tout cela, car la guerre a tout fait oublier. Une seule chose émeut à cette heure le vieux maître : ce qu'il a vu de la guerre, ce qu'il a vu de la guerre, ce qu'il a vu de la guerre. Voilà pourquoi il se penche passionnément sur la carte de France comme autrefois sur un ver luisant ou un scarabée. »

La guerre, voilà ce qui, nuit et jour, le hante. Il n'en parle qu'à l'heure de ses yeux brillant, et pour qualifier l'empereur Guillaume, il se servait d'un mot que je n'ose pas écrire ici. C'est que les Allemands ont fait de la guerre, et qu'ils ont fait de la guerre. Son neveu Henri Fabre, celui qui venait parfois lui déclarer des vers, revient en effet du champ de bataille, la jambe trottée par une balle. Il était parti de Sérignan dans l'Avignon de réserve et il est rentré hier en Avignon avec des béquilles.

Et ce n'est pas tout encore. Son fils Paul, le dernier né de son second mariage, est à la guerre depuis un an et demi. Il est parti pour la frontière. Et la séparation a été une scène d'une beauté et d'une simplicité antiques. Autour de ce vieillard de quatre-vingt ans, ses filles se groupaient, toutes les trois en larmes ; et vous défendez de pleurer, leur dit-il ; et toi, Paul, embrasse-moi, et cours faire ton devoir !

Depuis ce jour-là, Fabre n'a plus qu'une pensée : la guerre. Ses yeux, qui ne voyaient plus lire, ont retrouvé la force de suivre la marche de notre armée sur une carte. Il ne voudrait pas mourir, il ne mourra pas avant d'apprendre notre victoire !

CH. FORMENTIN.

## Les "couennes roses"

Paris, 9 Octobre.

M. Pierre Loli écrit dans le Journal : Tahiti, il le à laquelle je ne pensais plus, vient de me brusquement rappelé par un article de journal où il était dit que les Allemands s'avaient passé, tantôt tout et saquegeant tout.

Et les commandants des deux croiseurs qui ont commis, sans rien figurer bien entendu, cette lâcheté ignoble contre une pauvre petite ville ouverte, qui ne se méfiait même pas, ne peuvent alléguer qu'ils venaient d'en recevoir l'ordre de la part de leur horrible empereur. Non, puisqu'ils étaient à l'autre bout du monde.

Ils avaient donc trouvé ça tout seuls et c'est d'eux-même qu'ils l'ont fait, par fond de saugrivoie tonitruant.

J'ai rencontré hier, dans un des forts de Paris armés par nos matelots, un vieux sous-officier de la Marine qui, à deux ou trois reprises, autrefois, avait navigué sous mes ordres. Il m'a paru avoir trouvé, pour les Prussiens le nom qui pouvait le mieux leur convenir et devrait leur rester.

« Cependant, m'a-t-il dit, nous avions fréquenté ensemble toutes les espèces de sauvages, qui sont les plus mauvais de tous. Donc, Tahiti, la délicieuse, où jamais le sang n'avait coulé, qui était un milieu des dépenses nous un petit éden inoffensif et confiant. Tahiti vient de recevoir la visite des « couennes roses ».

## LA GRANDE BATAILLE

### De violents combats de cavalerie se livrent au nord d'Arras

Le canon tonne en Woëvre. -- Sur tout le reste du front la situation reste sans changement

Paris, 9 Octobre (officiel). Les hommes appartenant à des classes non encore mobilisées, qui désirent servir dans le service automobile - conducteurs ou ouvriers - doivent se présenter au dépôt automobile de la rue Lacordaire, à Paris.

## Communiqué officiel

Bordeaux, 9 Octobre. Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

**La situation générale n'a pas subi de modifications.**

**1. - A notre aile gauche : Les deux cavaleries opèrent toujours au nord de Lille et de La Bassée, et la bataille se poursuit sur la ligne jalonnée par les régions de Lens, Arras, Bray-sur-Somme, Chaumes, Roye et Lassigny.**

**2. - Au centre : De l'Oise à la Meuse, on ne signale que des opérations de détail.**

**3. - A notre droite : En Woëvre il y a eu une lutte d'artillerie sur tout le front.**

**En Lorraine, dans les Vosges et en Alsace, pas de changement.**

**En Bosnie : Les troupes monténégrines ont continué leur marche dans la direction de Sérajevo jusqu'à la ligne fortifiée qui protège la ville, à une distance de 8 kilomètres.**

## Les Allemands bombardent à nouveau Sampigny

Ils s'acharnent sur la propriété de M. Poincaré

Bordeaux, 9 Octobre.

Les Allemands ont de nouveau bombardé Sampigny, dans la journée d'hier, en visant à peu près exclusivement la propriété personnelle du président de la République.

Ils y ont lancé 48 obus et l'ont détruite.

## Jusqu'au bout !

Il faut empêcher l'Allemagne d'être à nouveau une menace mondiale

Londres, 9 Octobre.

Les Allemands, dit le Globe, sont un peuple nombreux et tenace, ayant un profond sentiment de ses aptitudes militaires, et si étrange que cela puisse paraître, convaincu presque jusqu'au dernier homme de la justice de sa cause. Quand leurs armées auront été refoulées sur Breslau, Posen et Thorn, et sur les grandes forteresses rhénanes d'autre part, et qu'elles combattront sur leur propre sol, on peut être certain qu'elles feront preuve d'une énergie et de ressources humaines dans leur résistance.

Le passage de l'Oder ou du Rhin ne sera point une promenade militaire, et nous devons être convaincus que la tâche à accomplir est rude, mais il faut qu'elle le soit, et cela, jusqu'au bout.

Ce sera une œuvre prodigieuse, mais son importance nous inquiète moins que la crainte de la voir abandonner quand elle sera qu'à moitié accomplie.

Lorsque l'ennemi sera confiné entre ses propres frontières, il n'est pas douteux que, de divers côtés, on suggérera l'idée que l'heure est arrivée de conclure une paix honorable. Des agents allemands, conscients ou inconscients, insisteront sur le danger qu'il y aurait à pousser à désespoir un peuple courageux, sur les pertes de vies humaines qu'impliquerait probablement la prise de places fortes, telles que Posen et Ehrenbreitstein, et ils s'efforceront de faire appel à la générosité des alliés.

Cela sera la plus grande crise la plus dangereuse. Si tout le sang et les trésors sacrés ne doivent pas avoir été en pure perte, il faut que nous empêchions l'Allemagne d'être à nouveau une menace mondiale, non seulement à notre époque, mais à celle où vivront nos petits enfants. Il n'est qu'un endroit où les conditions de paix puissent être convenablement posées, c'est à Berlin.

## « Nous remporterons sûrement la victoire » dit un ministro anglais

Londres, 9 Octobre.

Dans un meeting tenu à Londres, hier soir, le ministre Masterman a déclaré que rien ne pourrait changer la détermination de l'Angleterre de pousser la guerre jusqu'à la fin.

Il a ajouté : « Je suis absolument sûr que nous remporterons la victoire, je n'ai aucun doute sur le résultat définitif, et je parle comme membre responsable du gouvernement. »

## Il faut exterminer la puissance prussienne

Londres, 9 Octobre.

Le Morning Post, dans un article de fond, déclarant l'ère de détermination présente du Nouvel Empire, disant qu'il y aurait en Russie une certaine inquiétude sur le point de savoir si l'Angleterre a bien compris la nécessité d'écraser l'Allemagne, exprime ainsi : « L'Angleterre est déterminée à détruire l'empire d'Allemagne. L'inquiétude qui s'est manifestée en Russie a été causée par les efforts faits par la Grande-Bretagne pour maintenir la paix, mais la nation anglaise est actuellement animée d'un seul désir : exterminer la puissance prussienne. »

## La Bataille de l'Aisne

La cavalerie française victorieuse de la cavalerie allemande

Paris, 9 Octobre.

Le général Cherfils dit, dans l'Echo de Paris, que pour que les Allemands lancent à l'avant tout ce qu'ils peuvent avoir d'escadrons, il faut que ce soit par peur d'un grand danger. C'est une évidence évidente. La cavalerie allemande s'est soigneusement débarrassée de toute rencontre avec la nôtre. Lorsqu'un corps de notre cavalerie s'en est allé dans le milieu d'octobre au nord de Liège, jus qu'à sur la Dyle, il n'a pas rencontré de force à cheval quelconque qui se soit dressée devant lui.

Le général présente cette cavalerie allemande si prudente prenant la résolution de se jeter en avant, c'est un signe, un geste de sacrifice suprême. Ainsi, une grande rencontre a eu lieu entre les masses de cavalerie opposées. Notre cavalerie a été victorieuse puisqu'elle a refoulé, au nord de Lille, les escadrons allemands, puisque ceux-ci y sont maintenus.

La cavalerie allemande a donc manqué complètement sa manœuvre, elle a été mise dans l'impossibilité absolue d'opérer contre nos corps d'élite septentrionaux, ceux-ci restant libres de leurs mouvements. Au contraire, les éléments ennemis que nous rencontrons sont les éléments ennemis que nous rencontrons, les éléments ennemis que nous rencontrons, les éléments ennemis que nous rencontrons.

En opérant ainsi, notre cavalerie a procuré à notre armée une zone de manœuvre et de liberté plus large. Cette armée en va tirer un avantage.

## Les attaques franco-anglaises

Rome, 9 Octobre.

La Tribuna reçoit une dépêche dans laquelle il est dit : Tandis que les Allemands poussent une forte offensive provenant de Tourcoing et de Lille sur la vallée gauche française qui s'étend entre Arras et Albert, les armées ont opéré trois formidables attaques plus au Sud dans la région de l'Oise et de l'Aisne.

A Lassigny, l'armée française a attaqué avec violence le flanc de l'ex-armée de von Kluck.

La bataille continue acharnée. En outre, les troupes françaises ont engagé une autre bataille au nord de Soissons, dans la direction du Coucy.

Les Français occupent les hauteurs au nord de Soissons, tandis que les Allemands occupent les hauteurs de Coucy, séparés par le coucy de l'Oise et de l'Aisne.

Une troisième attaque, plus importante encore, est engagée par les troupes anglaises renforcées par des divisions françaises au nord de Berry-au-Bac. Là encore, les troupes luttent vigoureusement, sont près des voies ferrées Reims-Laon.

## La démolition des troupes allemandes

Londres, 9 Octobre.

Le correspondant du Daily Mail qui se trouve dans la région située au nord de la Marne télégraphie :

J'ai des preuves abondantes que la démolition des troupes allemandes est complète d'après l'avis même des prisonniers allemands que j'ai rencontrés par ici. Ceci est le reste confirmé en tous points par les déclarations d'autres prisonniers allemands : de nombreux officiers français ainsi qu'aux membres du service des transports anglais ; tous ces aveux réunis ensemble ne laissent plus aucun doute sur ce chapitre.

Il convient également de noter que la présence de tant de soldats allemands qui ont été faits prisonniers tout récemment se trouve dans un état pitoyable qu'il est impossible de décrire. Ce n'est pas de leurs blessures que souffrent ces êtres, mais de la crasse, de la mauvaise nourriture et de l'atmosphère corrompue ; et - chose eu-

rieste à constater — c'est la perfection même de leurs tranchées qui surtout a augmenté la portée et la dangerosité des causes précitées. En effet, la profondeur de ces tranchées rend le relèvement des morts fort difficile et la plupart du temps on les laisse se décomposer au fond. On ne signale un cas où les Allemands placèrent les morts avec encore leurs armes en mains, en une longue ligne entre les tranchées, ces lignes sanitaires et militaires rendent toute avance très lente.

### L'armée du général von Kluck en mauvaise posture

Le correspondant spécial du Times télégraphie : J'appréhends que des combats se poursuivront dans les environs de Douai et même devant cette ville. Comme très probablement l'armée française s'y trouve en force, la situation de l'aile droite de l'armée du général von Kluck doit donc être très précaire, tandis que les forces ennemies qui se trouvent au centre ont le risque de voir leurs communications coupées et d'être privées de provisions et munitions. Tel est le dilemme en face duquel se trouveraient les Allemands. Ils pourraient il est vrai, renforcer leur droite en faisant venir une partie de leur armée de Belgique, mais alors les Belges ne manqueraient pas de sortir immédiatement d'Anvers pour anéantir les détachements que l'ennemi y aurait laissés ; à un autre côté, le général von Kluck ne reçoit pas de renforts, son salut unique resterait dans la retraite qui pourrait presque certainement se changer en désastre.

De petites armées, savamment commandées peuvent à quelquefois sortir de situations dangereuses en se tenant étroitement et en menant des combats d'arrière-garde, ce que nos armées ont fait au cours de leur très savante retraite depuis la frontière belge jusqu'à 40 kilomètres de Paris. Or, il ne peut en être de même avec une armée aussi grande que celle du général von Kluck, dont la retraite précipitée tournerait au déroute complète, car alors, les routes devenant bloquées, des détachements sont coupés et massacrés séparément, tandis que le feu de shrapnells, continue et meurtrier démolir les masses fuyantes. N'importe de quel côté qu'il se tourne, ce grand chef allemand se trouve en variables dans la présence de grandes forces françaises. Il a déjà reçu autant de renforts que son cœur pouvait en désirer et malgré tout, il se trouve toujours débordé par les Français sur tous les points.

### En Belgique

**Le siège d'Anvers**  
Ostende, 9 Octobre.  
Par mesure de précaution élémentaire, le siège du gouvernement belge et les légations ont été transférées d'Anvers à Ostende.  
Quant à la place d'Anvers elle-même, avec les admirables troupes du roi Albert qu'elle renferme, elle est décidée à tenir jusqu'à la dernière extrémité.  
A quels actes héroïques de la Belgique impénétrable allons-nous encore assister ?

Londres, 9 Octobre.  
On n'a encore, dans les milieux belges de Londres, aucune nouvelle d'un bombardement d'Anvers.  
Les Belges sont fermement résolus à résister.  
Le roi Albert conserve le commandement de ses troupes, et sa présence au milieu d'elles explique la vigoureuse résistance à l'ouest de l'Escaut, où toutes les attaques allemandes n'ont pas réussi à briser la ligne de défense.  
La reine des Belges a décidé de demeurer au côté de son mari jusqu'au bout.

### Le bombardement à dû commencer vers minuit

Amsterdam, 9 Octobre.  
Un télégramme officiel de Berlin annonce que, se conformant à l'article 26 de la convention de La Haye, relative à la guerre sur terre, le général von Bessler, commandant de l'armée de siège d'Anvers, a fait savoir aux autorités de cette ville, par l'intermédiaire des représentants des Etats neutres, que le bombardement de la ville était imminent, et que l'attaque commencerait à minuit.

### Le bourgmestre de Lanaekou tué par un soldat allemand

Amsterdam, 9 Octobre.  
M. Caretat, bourgmestre de la commune belge de Lanaekou, qui fut à plusieurs reprises évahé par les Allemands, est mort aujourd'hui à Hamont, succombant aux suites d'un coup de fusil qu'un soldat allemand lui avait tiré dans le ventre.  
La dépouille mortelle du bourgmestre a été transportée par des soldats belges à la frontière hollandaise où elle a été remise à des soldats hollandais.

### Les réfugiés belges à Rotterdam

Amsterdam, 9 Octobre.  
Le maire de Rotterdam a prié la direction des Chemins de fer de ne plus envoyer de trains de réfugiés à Rotterdam, parce que des milliers de réfugiés encombrés déjà la ville où il est impossible de leur trouver un logement.

### La version allemande de l'arrestation de M. Max

Paris, 9 Octobre.  
Nos lecteurs connaissent les circonstances de l'arrestation de M. Max, le directeur de la Gazette de Bruxelles ; mais il est intéressant de signaler, à titre documentaire, la version allemande de cet incident qui a si vivement ému la population belge. La version allemande de l'arrestation de M. Max nous est donnée par la *Kölnische Zeitung* du 29 septembre, et cette version repose entièrement sur la question d'argent. L'organe rhénan explique que les autorités militaires allemandes avaient imposé à Bruxelles une contribution de cinquante millions et qu'en échange du paiement de cette somme, elles renonceraient à loger les troupes chez habitables et s'engageaient à payer comptant ce qui serait requis pour l'entretien des troupes. Le bourgmestre avait accepté ces conditions, il versa au premier acompte de vingt millions et il ouvrit encore 15 millions par des obligations de la ville de Bruxelles.

Quant les autorités allemandes, dans les derniers jours de septembre, exigèrent le paiement des 30 millions restants de la contribution de guerre, M. Max refusa, et l'autorité militaire déclara que Bruxelles serait traitée désormais comme les autres villes et communes en ce qui concerne l'entretien des troupes ; mais quand la Deutsche Bank présenta à la ville de Bruxelles les quittances pour le recouvrement des bons de réquisition, M. Max refusa tout paiement. Les Allemands considérèrent ce refus comme un manquement aux engagements pris et l'arrestation du bourgmestre fut décidée.  
La *Kölnische Zeitung* essaie d'expliquer l'attitude nouvelle de M. Max par la conviction qu'il était celui-ci de la défaite prochaine des Allemands dans le nord de la France et la nécessité pour de battre en retraite. M. Max aurait même exprimé cette conviction devant un membre du collège électoral de la capitale. Le journal allemand constate non sans amertume que les Belges ont coupé le projet d'élever un monument à leur

bourgmestre, et il s'écrit que s'il n'y a pas d'argent pour les Allemands à Bruxelles, il y aura certainement de l'argent pour la réalisation de ce projet. En attendant, on trouve, partout, à Bruxelles, le portrait de M. Max, avec la croix de la Légion d'honneur, et l'organe rhénan qualifie cela de fraude puérile.

### Un rapport allemand sur la destruction de Louvain

Paris, 9 Octobre.  
Les notes officieuses allemandes publiées à l'étranger dans le but de réagir contre l'impression produite par la destruction de Louvain n'ont pas cessé de paraître. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* vient de publier un rapport officiel de M. von Falke, conseiller intime, qui déclare avoir visité Louvain le 17 septembre, en compagnie du sous-maire de la ville. Ce rapport constate que l'ancienne halle aux draps, où étaient établies l'université catholique et l'admirable impression produite par la destruction de Louvain n'ont pas cessé de paraître. La *Gazette de l'Allemagne du Nord* vient de publier un rapport officiel de M. von Falke, conseiller intime, qui déclare avoir visité Louvain le 17 septembre, en compagnie du sous-maire de la ville. Ce rapport constate que l'ancienne halle aux draps, où étaient établies l'université catholique et l'admirable impression produite par la destruction de Louvain n'ont pas cessé de paraître.

Tous les efforts tentés par l'Allemagne en vue d'obtenir des renseignements sont demeurés virtuellement infructueux. Au moment précis de la déclaration de guerre, M. Max Kenna a fait arrêter vingt espions notoire, et interné plus de 300 suspects, de sorte que l'organisation allemande d'espionnage s'est trouvée anéantie. Entre temps, des mesures rigoureuses ont été prises pour empêcher le rétablissement de cette organisation.

### Le Canada est prêt à former un nouveau contingent

Ottawa, 9 Octobre.  
Le gouvernement n'attend que la demande du ministre de la Guerre anglais pour former un nouveau contingent canadien. La demande sera reçue, le recrutement commencera.

### L'Action Russe

#### Le tsar visite la garnison de la forteresse d'Ossovetz

Pétrograde, 9 Octobre.  
Un télégramme du généralissime en date du 8 octobre, dit que l'empereur en quittant hier le quartier général de l'armée, ordonna de stopper le train à Bielostok. Il se rendit à la forteresse d'Ossovetz pour féliciter personnellement la garnison de sa vaillante défense de la place.

#### Les Russes continuent leur marche victorieuse

Pétrograde, 9 Octobre.  
L'empereur s'est arrêté à Vilna, en rentrant du théâtre des opérations. Il a visité les blessés qui se trouvent dans les hôpitaux et s'est rendu ensuite aux monastères de Saint-Esprit, où il a adoré les icônes vénérées.

#### Sur le front allemand

Pétrograde, 9 Octobre.  
Le grand état-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant : Les combats sur la frontière de la Prusse orientale continuèrent le 7 octobre avec le même acharnement. Malgré l'arrivée de nouvelles forces allemandes, toutes les attaques de l'ennemi dans la région de Wirballen, Philippoff, furent repoussées avec de grandes pertes.

#### La victoire russe est complète

Pétrograde, 9 Octobre.  
Le *Messenger de l'Armée*, organe du grand état-major, résumant les opérations en Prusse Orientale, écrit : Notre victoire est complète et décisive, car la lutte s'est terminée par la fuite et la panique de l'ennemi. Ce succès est d'autant plus important, qu'après Soudau les Allemands s'étaient imaginés nous battre sans difficulté, alors qu'ils oublièrent que l'échec russe ne fut que la conséquence de circonstances accidentelles.

#### Dans les derniers combats les Russes ont fait 10.000 prisonniers

Pétrograde, 9 Octobre.  
Il est établi que dans les derniers combats sur le front prussien, les troupes russes ont fait 10.000 prisonniers environ et pris 40 canons.

#### La faillite de la stratégie allemande

Londres, 9 Octobre.  
Le correspondant du *Daily Mail* à Pétrograde télégraphie que la victoire russe sur les frontières de la Prusse orientale a de beaucoup augmenté les chances de succès de nos alliés. Les Allemands seront probablement forcés de transporter en Prusse orientale une partie des forces qu'ils viennent de diriger sur le front silésien, et leur puissance offensive sur ce important théâtre de la guerre en sera considérablement affaiblie.

#### Le rapatriement réciproque des femmes et des enfants avec l'Autriche

Londres, 9 Octobre.  
La Grande-Bretagne et l'Autriche permettent le rapatriement réciproque des femmes, enfants et hommes incapables au service militaire, et ce en vertu de la convention de Genève, ainsi que des ecclésiastiques et des médecins.

#### L'Angleterre s'est débarrassée de l'espionnage allemand

Londres, 9 Octobre.  
On promulgue une loi imposant des restrictions aux étrangers. Les installations privées de télégraphie sans fil ont été démantelées. La connaissance des faits d'espionnage a été transférée aux tribunaux militaires. Le Conseil de guerre doit juger les tentatives faites en vue de faire parvenir des renseignements à l'ennemi. Un ordre du jour de l'armée allemande, en date du 25 août, démontre que les Allemands ignorent alors l'envoi de tous les renseignements britanniques sur le continent, ce qui est la preuve de l'annihilation complète du service d'espionnage allemand en Angleterre. On ne relève aucune trace de complots en vue de commettre des attentats. Tous les sujets allemands et autrichiens sont étroitement surveillés.

Nous mille hommes susceptibles de porter les armes sont internés dans des camps.

#### Les autorités autrichiennes de Raguse s'enfuient

Bordeaux, 9 Octobre.  
Le « Sabretache » fait des prisonniers au phare de Pittoni.

#### L'Escadre française dans l'Adriatique

Bordeaux, 9 Octobre.  
M. Augagneur, ministre de la Marine, a indiqué au Conseil des ministres que la flotte française, après avoir ravitillé Anivari, a visité les îles de l'Adriatique entre Cattaro et Lissa et s'est présentée devant Raguse et Gravacia.

#### Sur mer

Londres, 9 Octobre.  
Les mines autrichiennes dans l'Adriatique. A la suite des démarches faites par le gouvernement italien auprès du comte Berchtold, le gouvernement austro-hongrois a autorisé son attaché naval à Rome à aller à Venise, pour qu'elle puisse continuer à surveiller les faits constatés par les autorités navales italiennes en ce qui concerne les mines retrouvées dans l'Adriatique.

#### En Extrême-Orient

Londres, 9 Octobre.  
Le Japon et les Etats-Unis. Le président Wilson a déclaré à plusieurs personnes que des assurances satisfaisantes ont été reçues du Japon relativement aux intentions de celui-ci dans le Pacifique. Il ne s'est rien produit pouvant causer de l'inquiétude au gouvernement américain.

#### La bravoure de nos Citations à l'ordre de l'armée

Bordeaux, 9 Octobre.  
Parmi les nombreuses citations à l'ordre du jour publiées dans le *Journal Officiel*, nous relevons les suivantes : Houtle, trompette-major au 12<sup>e</sup> régiment de chasseurs. Blessé d'une balle au front, le 6 septembre, n'en est pas moins remonté à l'ennemi, continuant de servir avec bravoure, son service auprès du colonel commandant son régiment. La morture de cet officier supérieur ayant été tuée, a insisté pour que son régiment, et a été nommé officier supérieur le 10 septembre.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Au Conseil des Ministres. L'EMMISSION DES BONS DE LA DEFENSE NATIONALE. Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

#### En France

Paris, 9 Octobre.  
Le Conseil des ministres s'est réuni ce matin, sous la présidence de M. Poincaré. M. Malvy a soumis au Conseil un projet de loi relatif à l'application de la loi du 5 août 1914, relative aux allocations aux familles françaises.

peu, n'aurait probablement pas renouvelé leur offensive sur ce front et, s'ils l'avaient fait, les Allemands auraient alors pu leur résister avec quelques chances, mais le kaiser indusit probablement de Hindenburg en erreur par des relations exagérées de ses victoires. Il décida d'adopter une tactique offensive (évidemment dans l'espoir d'attirer les forces russes en dehors du front où les Allemands avaient l'intention d'opérer leur avance principale. Mais les choses tournèrent de telle façon que tout ce qui obtint fut de nouvelles pertes, de nouveaux transbordements de troupes, de nouvelles vaccinations, une nouvelle insécurité et de la méfiance, tous éléments qui font mal augurer de l'avenir de l'armée allemande.

#### Les officiers alliés au Cercle militaire

Bordeaux, 9 Octobre (officiel). Par décision en date du 30 septembre dernier, le ministre de la Guerre a approuvé la proposition suivante présentée par le Conseil d'Administration du Cercle national des armées de terre, au sujet de la détermination de la dérogation à l'article 4 des statuts, le Cercle militaire, 40, avenue de l'Opéra, est autorisé à recevoir les officiers des armées alliées pendant toute la durée des hostilités, sans aucun paiement, et sur la simple justification de leur titre d'officier.

#### La lutte contre l'hiver

Bar-sur-Aube, 9 Octobre.  
Le Conseil municipal de Bar-sur-Aube a voté par acclamation un crédit de 2.000 fr. destiné à l'emploi de vêtements chauds aux soldats. Il a décidé, en outre, qu'une souscription à domicile sera faite incessamment par les soins de ses membres.

#### Les bourses des étudiants russes

Paris, 9 Octobre.  
Le ministre de l'Instruction Publique russe informe les étudiants, titulaires de bourses, et qui se trouvent actuellement en France, que leurs bourses leur seront renouvelées dès qu'ils lui auront fait connaître leur adresse.

#### Autobus allemands à Paris

Paris, 9 Octobre.  
Ce matin, vers 11 heures, la foule se pressait, place de l'Opéra, au tour de deux autobus allemands pris au piège dans la région de Reims. On regardait curieusement ces véhicules singuliers, dont une épaisse couche de poussière indiquait les voyages aventureux.

#### Autour de la Guerre

Paris, 9 Octobre.  
La grande-duchesse de Luxembourg a été exilée par les Allemands et se trouve prisonnière dans un château près de Nuremberg. Selon le dire d'un Luxembourgeois qui vient d'arriver à Paris, 250 volontaires de l'armée luxembourgeoise, contre le major von Vindick, sont prisonniers en Allemagne. Le fait même a fait son apparition dans le grand-duché.

#### Lettres de Soldats

L'héroïque mort du sergent. Un jeune sergent du XV<sup>e</sup> corps, le sergent Rocca a trouvé au cours des récents combats, étant en mission à l'orée d'un bois, une mort glorieuse. Il fut tué par une balle qui lui traversa le ventre, par laquelle un camarade du régiment héros fait à la famille le récit de cette mort :

« Monsieur, Malgré le profond plaisir que j'éprouvais à consoler une douleur que je comprends cruelle, je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à moi-même. Le matin du 10 septembre, tandis que nous quitions la ferme Blanche, j'aperçus deux sergents et Galibier, penchés sur un glorieux cadavre et demandant rapidement le nom. Lorsque j'entendis : « Sergent Rocca, de la 5<sup>e</sup> compagnie », je fus bouleversé et j'allai aller soulever le linge qui couvrait la figure. Le soir, j'appris ceci : Nous allons monter à l'assaut de la ferme Blanche. Le sergent Rocca n'était pas avec sa compagnie ; il était allé porter un ordre au colonel, en bas dans le bois. En sortant de la forêt, il retourna vers la ferme, quelques Allemands l'aperçurent et ouvrirent le feu sur lui. Quelques balles l'atteignirent, l'un sur la jambe, l'un sur le bras, l'un sur le ventre, l'un sur le cou. Il poussa un cri et tomba. Le dernier balte frappant dans le dos, le tua net. Et maintenant, il dort dans le bois de X... à quelques kilomètres de Z... Voilà, monsieur, ce que m'a été raconté. Je ne puis que vous raconter ce que les camarades de votre pauvre frère m'ont dit à



